

« La Couronne du destin »

Guyllaine Massoutre

Number 78, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27186ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1996). Review of [« La Couronne du destin »]. *Jeu*, (78), 193–196.

Il y a aussi Tritri, l'enfant oiseau. Croisement entre le poulet et le perroquet, il répète tout ce qu'il entend en ajoutant : « C'est tout un honneur ! », ce qui donne des résultats plutôt cocasses. La Grappe est un autre rejeton de la mère indigne, couverte de bosses disposées comme autant de gigantesques pustules ; on dit que dans l'une d'entre elles se trouve son cœur. Parmi les interprètes, il faut aussi mentionner François Bienvenue, qui compose un des procréateurs de monstres, et qui semble doté d'une gueule de caoutchouc à la Michel Courtemanche.

Enfin, madame Hortense est jouée par une Jacinthe C. Tremblay d'abord implacable et terrifiante d'obstination au premier acte, puis réduite à un ventre souffrant dans le délire du deuxième acte. Le décor, d'une efficace sobriété, se limite à quelques tentures autour d'un lit, une chaise, une table. En définitive, *le Corset* se déroule en deux parties : l'une d'un réalisme morbide et l'autre, surréaliste et fantastique. Si la première a pu décourager certains spectateurs, la seconde méritait largement le détour.

Michel Vaïs

« La Couronne du destin »

Texte d'Henriette Major. Mise en scène : André Viens ; scénographie : Michel Demers ; musique : Jean-François Léger ; éclairages : Claude Accolas ; images : Marc Mongeau. Marionnettistes : Louis Ayotte, Serge Des Lauriers, Pier Dufour, Alain Lavallé, Denise Leprohon, Anne-Marie Panneton et Jacques Trudeau ; voix : France Beulé, Hubert Fielden, Nicole Leblanc, Johanne Léveillé, Michèle Magny, Pascal Rollin et Paul Savoie ; chanteurs : Jean-François Léger et Sylvie Tremblay ; musiciens : Ian Booth, Suzanne Berthiaume, Jean-François Léger et Jean Sauvageau. Coproduction du Théâtre Sans Fil et du Scottish International Children's Festival, présentée à la Salle Marie-Gérin-Lajoie de l'UQAM du 16 au 24 novembre 1995, puis en tournée au Canada et à l'étranger.

Histoire de franchir les frontières

Pour fêter ses vingt-cinq ans d'existence, le Théâtre Sans Fil nous a présenté une nouvelle et belle production d'une rare maîtrise, qui garde bien ses secrets. Avec ce conte folklorique, habilement écrit par Henriette Major, l'équipe d'André Viens nous a enchantés, grâce à sa parfaite aisance dans les enchaînements scéniques, à la durée adéquate des épisodes, aux jeux captivants de manipulation et, surtout, au mariage réussi des marionnettes géantes et des acteurs. Qualités maintes fois constatées au fil des années, mais renouvelées par une recherche sur le plan visuel qui font de la compagnie la fine fleur d'un théâtre québécois « grand public » (c'est ainsi qu'il se définit lui-même) à la fois confirmé et novateur.

Ainsi, on ne saurait trop louer ce travail sur l'épopée par le Théâtre Sans Fil, dont les succès internationaux sont nombreux, mais dont la qualité n'est jamais assez appréciée du Tout-Montréal lorsqu'il se produit ici. *La Couronne du destin* remporta un nouveau succès lors de sa création, en 1993, au Scottish International Children's Festival, à Édimbourg, où la pièce reçut un accueil particulièrement enthousiaste des critiques. Confirmation, s'il était nécessaire, que la troupe s'est dotée d'un imaginaire rattaché à une identité culturelle forte, où le théâtre, la littérature et un pan de l'histoire du peuple québécois s'unissent dans un savoir-faire multidimensionnel.

La création artistique exige plus qu'une recette moderne, inédite ; innovation et mémoire, quand elles font bon ménage, constituent la genèse d'un héritage culturel, celui que nous transmettons à nos enfants. Dans ce conte d'inspiration écossaise, figuraient tous les ingrédients des contes traditionnels : péripéties à caractère merveilleux, héros courageux, méchant usurpateur meurtrier, ogre, elfes, forêt, château, victimes, île, mer dangereuse, trésor à protéger... L'art est dans la cohésion des enjeux du spectacle, qui nous apparaît comme de la pure magie et que l'on croit cerner dans la beauté des couleurs et de la lumière, dans l'habileté de l'animation des objets, dans la conception et la fabrication des marionnettes et dans leur manipulation. Quand l'effet de surprise saisit le spectateur et qu'une connivence s'établit entre la salle, la scène et, au-delà de celles-ci, la troupe, grâce au doigté infiniment sensible du metteur en scène, l'équipe capte et conduit l'attention du public, tandis que les acteurs guident avec assurance

son imagination, en s'effaçant derrière l'illusion théâtrale. Le Théâtre Sans Fil s'en est trouvé un : remonter le fil du temps et, ce faisant, unir les gens.

Henriette Major a le don de raconter ; André Viens, celui de captiver de très larges auditoires. Est-ce la tendresse qui entoure les personnages ou l'énigme des masques, la drôlerie des proportions exagérées (donc le fantastique) ou les jeux de rôles, ou encore le mélange des repères géographiques et temporels qui permettent à un spectateur, quelle que soit sa nationalité, d'entrer dans cet univers légendaire ? Le théâtre, monde de l'illusion, habite ici l'intemporel et l'universel, tout en y intégrant le monde actuel, celui de l'informatique et du laser, sur le même mode imaginaire. Ainsi, Tom MacBaird et Katie, père et fille qu'on rencontre au Québec au début de la pièce, dans le bureau strié de néons rouges, bleus et verts de Tom, compositeur de musique électronique, se retrouvent soudain de leur plein accord en Écosse, projetés au centre d'une épopée légendaire, dans les rôles respectifs de troubadour et de gnome. Le jeu dans l'espace et dans le temps, circonscrit par les personnages dédoublés, permet à la mise en abyme d'accomplir sa fonction de catharsis auprès du public, en exploitant la représentation des peurs, des dangers, des joies et des émotions. Dans *la Couronne du destin*, la symbolique est prise en charge par une figure paternelle, ici le narrateur, aussi actant du conte.

Ainsi, le cadre classique de la légende est renouvelé par les effets visuels de Michel Demers, avec les lasers, la glace sèche et la lumière noire notamment, et par les images (diapositives) de Marc Mongeau



Photo : Sean Hudson.

(son évocation de la mer, entre autres). Ces techniques s'ajoutent à la présence plus classique des marionnettes aux visages expressifs et aux corps soufflés par d'amples jeux de toiles : un ballet d'ombres noires envahit la forêt nocturne ; des elfes fluorescents cascadenent autour de l'héroïne ; un fil doré magique conduit le temps et le destin d'un royaume en danger. Le gigantisme de William, le cavalier rouge monté sur un destrier qui remplit l'espace scénique, entraîne le spectateur envoûté dans la réalité fantastique du cauchemar. Gorla, un ogre à la langue pendante léchant un agneau mort, hante la forêt des Sortilèges où il réussit l'exploit de devenir peu à peu sympathique. Un monstre marin du nom de Lir est transformé *in extremis* en morse pris dans le filet du temps, pour permettre

aux héros de dénicher Flora, la magicienne seule capable de résoudre l'intrigue initiale et de mettre un terme à l'épopée chevaleresque et féerique du clan des Douglas.

Mais l'âme de cette création se dévoile peut-être dans la facétieuse remarque d'André Viens, qui signalait à un journaliste écossais, à propos de ce spectacle, que le Québec et l'Écosse partagent un ennemi héréditaire : le Prince anglais, dans son histoire allusivement identifié comme l'envahisseur barbare d'un pays féminin. Si on écrit encore aujourd'hui « dans la maison du père » (pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Patricia Smart), les portes du Théâtre Sans Fil sont grandes ouvertes pour ceux qui cherchent le dialogue des identités particulières.

Le spectacle s'adresse aux neuf à treize ans environ – un public peu souvent ciblé. Trois ans de travail ont été nécessaires pour mener l'entreprise à terme, et André Viens a mobilisé, comme par le passé, une importante équipe de collaborateurs. Parmi eux, six marionnettistes, tantôt à peine visibles, tantôt acteurs muets (quatre Québécois, deux Écossais) et deux chanteurs interprétant des mélodies écossaises (Jean-François Léger et Sylvie Tremblay) occupent la scène, tandis que sept autres comédiens prêtent leur voix, enregistrée, pour mener la trame narrative jusqu'à son dénouement, au retour « ici et maintenant ».

Les marionnettes de la compagnie, exposées dans le hall de la Salle Marie-Gérin-Lajoie où se donnait le spectacle, sont de véritables œuvres d'art, qui marquent l'histoire de la marionnette québécoise. L'étrangeté inquiétante des figures de cette récente création, un peu plus grandes que des humains, ajoutera ses simulacres astucieux à l'imaginaire sans frontière des heureux enfants qui se trouveront sur les pas de la tournée européenne, états-unienne et mexicaine du brillant TSF. Voilà comment, dans ses tournées, le TSF est devenu l'acteur indispensable d'un vaste chantier de la mémoire et le théâtre de notre avenir.

Guyline Massoutre

« Océan »

Texte, mise en scène et interprétation de Pol Pelletier.
Conseiller à la mise en scène : Jordan Deitcher ;
scénographie : Claude Goyette ; costume : Mérédith Caron ; éclairages : Caroline Ross. Production de la Compagnie Pol Pelletier, présentée à l'Espace Libre du 31 octobre au 12 novembre 1995.

Une artiste de théâtre accomplie

La publicité annonçant *Océan* précisait qu'il s'agissait d'une « première version » de la nouvelle création de Pol Pelletier. Avec cet avertissement, on pouvait soupçonner qu'on aurait droit à un spectacle incomplet, pas encore à point, où il manquerait encore certains éléments. *Océan* est en effet un spectacle très dépouillé. Le décor se compose d'un grand cercle en bois clair situé au centre d'un grand carré noir, à même le sol. Pas d'accessoires. Les éclairages sont surtout utilitaires ; le costume consiste en une tunique assez large de couleur orange brûlé ; la bande son est simple et la musique, jamais ornementale, est étroitement liée à l'action décrite. Ce dépouillement et cette simplicité, loin de signifier le caractère non fini ou incomplet du spectacle, servent à mettre en valeur l'incroyable force et la grande subtilité du jeu de Pol Pelletier. C'est un « théâtre pauvre », dans le plus pur sens grotowskien. Mais Pol Pelletier n'est pas uniquement comédienne, elle signe un texte magnifique, sensible, parfois comique, souvent ironique et surtout qui nous touche. Un texte tout aussi fort que son interprétation. Elle s'est également